

Comblée

Hermine se considérait comme une femme comblée. Elle habitait un appartement confortable situé dans l'un des meilleurs quartiers d'une ville agréable et sûre. Son mari avait payé cher ce luxe. Il le lui avait assez répété. Elle avait donné naissance à deux beaux enfants dont tout le monde raffolait et elle s'occupait, une ou deux jours par semaine, d'une association caritative dont France 3 région Grand Est avait parlé à plusieurs reprises. Surtout, elle ne manquait jamais la messe.

Pourtant, tout cela ne remplissait pas ses journées.

Son plus jeune fils amené à l'école, elle ne savait plus très bien quoi faire. Alors elle écumait les quelques magasins de la ville, seule ou avec une voisine dont elle appréciait peu la compagnie, mais qui acceptait de l'accompagner. Elle le regrettait chaque jour, mais elle n'avait trouvé personne dont elle se sente vraiment complice près de chez elle. Elle souffrait de ne pouvoir parler des derniers films qu'elle avait regardés à la télévision, des livres policiers qu'elle dévorait, de ses attentes pour l'avenir de ses enfants, de ses souvenirs, de ses difficultés à s'endormir, de sa tristesse de ne pas vivre avec quelqu'un d'intéressé et attentif à ses côtés...

Lors de ces sorties, elle évitait d'ailleurs d'aborder tout sujet intime : elle remarquait l'irritation de sa voisine quand elle s'épanchait un tant soit peu, quand elle manifestait de la bonne humeur, de l'enthousiasme pour un vêtement, un sac. Elle savait qu'elle allait, dès le lendemain, rapporter le moindre événement de leur bref périple aux mégères de leur rue. « Et cette robe qu'elle a essayée. Elle lui donnait un de ces genres ! Incroyable de manquer autant de goût. » « À peine rentrée, j'ai dû prendre deux cachets d'aspirine. Ses histoires qu'elle rabâche à chaque voyage : ses gamins, son mari, sa baraque. Je ne sais pourquoi je l'accompagne encore. Mon bon cœur sans doute. Elle a l'air tellement perdue avec son allure de corneille décharnée. »

Dès les beaux jours, Hermine préférait se rendre seule en ville et s'installer sur la terrasse de son café favori. Elle y savourait la spécialité de l'établissement : une crème brûlée particulièrement réussie. Pendant quelques mois, elle avait en plus profité de la conversation d'un serveur dont elle appréciait la culture et l'humour. Malheureusement, il venait de reprendre ses études de journalisme ou de cinéma. Elle ne s'en souvenait plus. Elle regrettait qu'il ne l'ait pas prévenue de son départ. Elle pensait que leurs bavardages comptaient un peu pour lui aussi.

Chaque jour, Hermine restait une à deux heures à déguster sa crème, à observer les badauds. De temps en temps, un sourire fleurissait sur ses lèvres. Lorsque ce vieux couple passait en se tenant la main... lorsqu'un chien échappait à la surveillance de sa maîtresse pour se rouler dans la

boue... ou qu'un chef de service rondouillard signalait son importance en jetant des regards fiers et impatients autour de lui. Elle se disait que, finalement, rester immobile, presque sans penser constituait un de ses plus grands plaisirs.

Une fois sa dernière cuillère avalée, Hermine se levait et allait régler son addition au bar. Elle échangeait toujours quelques mots avec les patrons, qui aimaient bien cette petite dame à l'air gauche et mélancolique. Ensuite, elle commandait un taxi, rentrait lentement chez elle, allait s'asseoir dans la cuisine et y restait deux nouvelles heures, avant de ressortir chercher son fils à l'école.

Parfois, elle se révoltait, brièvement, contre ce qu'elle était devenue. « Une chiffre molle » comme le répétait sa mère, assez peu compatissante. « Je ne t'ai pas élevée pour que tu te racornisses comme un bernard-l'hermite. » « Bernard l'hermine ! » ricanait-elle. Hermine avait toujours trouvé cette critique de ce petit animal injuste. Il ne lui semblait pas plus dur, raide ou desséché qu'un autre. Et puis, il montrait cette héroïque détermination à survivre.

Elle reconnaissait toutefois qu'elle avait abandonné bien vite une carrière prometteuse après des études de commerce brillantes et coûteuses. Comme le lui rappelait sa mère. Mais elle avait choisi de s'occuper de sa fille. La meilleure des activités. Du moins le répétait-on ! Elle avait accouché assez tôt, son mari désirant une famille au plus vite.

Hermine aurait pu se trouver un boulot gratifiant dans une entreprise innovante. Elle aurait dû vivre des expériences enrichissantes. Elle aurait pu découvrir d'autres contrées, d'autres civilisations. Tout ce dont elle rêvait plus jeune. Au lieu de cela, elle avait rencontré Jérôme à 17 ans, s'était installée avec lui dans la cité où il avait passé son enfance, où les maisons se ressemblaient toutes, avec leurs colombages et leurs tuiles rouge sang. Comme l'expliquait son mari : « Un endroit calme, sûr, propre, idéal pour nos gamins. Et tu verras la qualité de nos écoles et nos lycées. » La ville, leur quartier, leur foyer ! Tout cela lui paraissait alors merveilleux : « Regarde ces arbres magnifiques, gigantesques, juste devant chez toi, voilà le luxe ! Hier, imagine, j'ai aperçu une famille d'écureuils et une majestueuse cigogne. Et écoute ce silence... »

Elle y avait sincèrement cru, pendant un moment du moins.

Et puis peu à peu, elle avait senti son ventre se nouer à toute heure du jour, sans raison et elle avait eu de plus en plus de mal à respirer. « De la tachycardie ! » avait conclu sa mère. « Normal. La ménopause approche. » Cette fois-là, Hermine avait raccroché. Son époux, qui rentrait de plus en plus tard lui avait commandé quelques tisanes sur internet. Et puis elle avait fait une crise d'angoisse en pleine rue. Ce qui lui avait contraint d'abandonner un client en pleine négociation pour venir la chercher dans la boutique où elle

s'était réfugiée. Il avait rougi en voyant la demi-douzaine de personnes qui entouraient sa femme et le dévisageaient d'un air désapprobateur. Ce soir-là, ils avaient eu « une conversation. » Comme il disait. Il ne comprenait pas ce qui lui manquait : « tu habites dans une magnifique maison, deux beaux enfants, la cuisine de tes rêves, elle a coûté assez cher. Tu possèdes tout ce dont tu as besoin. Que veux-tu de plus ? »

Le lendemain, il avait amené un chien. Un corniaud adopté dans un refuge, un animal espiègle et tendre. Dès son arrivée, la petite bête avait émerveillé toute la famille avec sa vitalité, sa bonne bouille, ses oreilles qui semblaient vivre une existence propre. Même leur aîné avait lâché sa PlayStation pour jouer avec lui. Plusieurs soirées avaient réuni tout le monde autour de cette boule d'énergie... Grâce au chien, on avait recommencé à discuter dans la maison : « Il préfère manger quoi ? Il a couru derrière les écureuils ? Toi aussi, tu en possédais un quand tu étais gosse ? » Des échanges rudimentaires, mais qui redonnaient un peu de vie au foyer.

Même si elle aimait bien ce drôle d'animal, Hermine avait néanmoins assez mal vécu les changements qu'il imposait à son existence. Elle devait le sortir, le nourrir, le brosser, le caresser. Loin de « l'occuper », ces obligations l'irritaient. Elle garda malgré tout bonne figure et assura tout le monde qu'elle adorait se balader avec ce gentil diable qui tirait comme un damné au bout de sa laisse et lui arrachait quasiment le bras.

Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de ne plus pouvoir rester tranquillement assise à sa terrasse. T-Rex, comme l'avait appelé son cadet, ne supportait pas plus de dix minutes d'inaction. Il se levait pour renifler le pantalon des passants. Il devenait incontrôlable dès qu'il apercevait un autre chien à l'horizon. Hermine devait avaler sa crème brûlée en quelques instants pour amener l'animal vers le bois. T-Rex pouvait consacrer des heures entières à marcher la truffe baissée, à flairer chaque arbre, chaque motte de terre. Hermine n'avait jamais beaucoup apprécié les forêts, elle les aima encore moins, lorsqu'elle se trouva forcée d'y rester plusieurs heures.

Elle se rendit également compte qu'un grand nombre d'endroits, de boutiques n'acceptaient pas les chiens. Elle dut réduire son univers déjà étriqué. Elle perdit la compagnie de sa voisine qui souffrait d'une « psychose des canidés » comme elle le lui expliqua. Seule sa mère la surprit : elle adorait T-Rex. Elle vint lui rendre visite plus souvent pour sortir et jouer avec son « voyou adoré ».

Ce qui troubla beaucoup Hermine, c'est qu'à partir du moment où elle fut affublée de l'énergique animal, tout le monde les considéra comme indissociables. Si elle se promenait sans lui, on la questionnait : « Où avez-vous caché votre petite bête ? », « Vous semblez bien solitaire aujourd'hui, T-Rex ne se sent pas bien ? ». Ces idiots s'inquiétaient vraiment ! Elle qui avait déjà du mal à trouver sa place, eut l'impression de disparaître pour devenir

« La dame au chien avec les drôles d'oreilles ».

Si quelqu'un s'arrêtait devant elle, c'était pour lui demander si « la petite » pouvait caresser le joli animal. Si on se mettait à discuter avec elle quelques instants, c'était pour échanger des histoires de clébardes, de matous ou de canaris.

Tous ceux qui promenaient leur cabot s'approchaient d'elle comme si T-Rex détenait les pouvoirs d'un aimant. Ils la considéraient comme une sorte de complice, quelqu'un du même clan. Elle s'en irrita jusqu'au moment où elle croisa Sylvia, et son galago. Elle éprouva un étrange frisson devant cette jeune femme et son lévrier sauvé d'un inadmissible calvaire. Tatouée, les cheveux bleus, elle possédait des jambes interminables et une allure incroyable. Elle lui expliqua « travailler le bois ». Elle ne comprit d'abord pas ce qu'elle voulait dire. Puis Sylvia lui montra les bibelots tourmentés qu'elle façonnait, les petits meubles à secret qu'elle fabriquait.

Elle habitait au-dessus d'un grand atelier qu'Hermine eut rapidement le plaisir de visiter.

Pendant un bon mois, elles se retrouvèrent de manière quotidienne, discutant de tout et de rien, de la vie, de sculpture, de peinture, de politique. Des moments magiques. Hermine se sentait écoutée, appréciée même quand elle racontait ses monotones journées. Le temps avec Sylvia lui semblait trop court. « À ton retour, tu parais métamorphosée », lui susurra un soir son mari. « Tu vois, j'avais raison : ce chien t'aide et t'équilibre. » Fier de son idée, il tenta alors une maladroite approche qu'elle eut beaucoup de mal à repousser.

Le lendemain, Hermine avoua à Sylvia combien son existence, sa famille même, lui pesait. Sa nouvelle amie s'avança vers elle et lui caressa la joue. Le temps sembla s'arrêter pour la jeune femme. Elle sentit une étrange chaleur l'envahir, une larme de joie perla à sa paupière... mais sans qu'elle comprenne pourquoi, elle s'enfuit, comme si elle ne parvenait plus à maîtriser son corps. T-Rex traîna la patte rendant la situation encore plus embarrassante. Il refusait de quitter l'atelier qu'il considérait comme sa deuxième maison.

« Quelle lâcheté, ma pauvre fille ! Cette femme magnifique pourrait changer ta vie et toi, tu rentres chez toi en courant ! Elle en pleurait de rage. Mais elle ne pensait pas, n'imaginait pas vivre cette... cette histoire. Comment l'expliquer aux gens ? Comment abandonner son foyer ? Les gamins avaient encore besoin d'elle même s'ils s'ingéniaient à le cacher. Et son mari s'imposait des efforts quotidiens, se sacrifiait pour leur assurer une existence agréable. Elle ne pouvait leur infliger cela !

Les semaines suivantes lui semblèrent particulièrement éprouvantes. Non pas parce qu'Hermine croisait de temps en temps Sylvia, la jeune femme faisait comme s'il ne s'était rien passé, mais parce qu'elle avait l'impression d'un énorme vide, d'une béance. Elle en voulut au chien qui

l'avait amené à vivre une expérience aussi pénible. Elle n'en avait vraiment pas besoin. Ce fut justement ce moment que choisit T-Rex pour se blesser à la patte. Elle devait se promener avec lenteur et précautions. Sortir devint de plus en plus difficile. Lorsqu'elle attrapait la laisse, et les horribles sacs à crotte, elle avait l'impression de se passer la corde au cou. Elle tenta de donner T-Rex à sa mère, mais, même si elle adorait l'animal, cette égoïste appréciait trop son indépendance pour s'encombrer d'un pareil poids. "Vous l'avez voulu, assumez ! On ne peut pas prendre et jeter un être vivant, tu sais. Qu'est-ce que je t'ai appris ?" "Rien." eût-elle envie de répondre. "En tout cas, rien d'utile." Mais elle se tut.

Hermine retourna à sa routine. Si elle modifia un peu son itinéraire, elle conservait les mêmes arrêts : le café, la crème brûlée, la forêt, un petit tour près de la rivière. Et de temps en temps, un pèlerinage vers l'atelier de Sylvia qu'elle observait de loin. Seul changement notable : elle acceptait de moins en moins de dialoguer avec les autres maîtres de chiens. Elle refusait qu'on ne s'intéresse à elle qu'à travers son animal.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Et un jour, elle se rendit compte que plus ce clébard attendrissait les gens, moins on la regardait, elle. Plus on s'amusait avec lui, moins on lui souriait à elle. Hermine eut l'impression qu'elle était devenue transparente à cause de cet animal. Transparente et un peu voûtée ! Elle réalisa soudain qu'elle s'habillait avec moins de soin et qu'elle ne vivait plus que suivant le rythme du chien.

Elle hésita longuement sur la manière de procéder. Finalement, elle choisit d'appeler T-Rex au moment où un feu passait au vert.

La voiture le faucha sans même ralentir.

Elle se lamenta beaucoup, fut ramenée chez elle au bord de la crise de nerfs. Son mari redoubla d'attention. Même ses enfants semblèrent inquiets pour sa santé. Les voisins la plainquirent. Lui apportèrent des petits plats. Elle apprécia les quelques jours qui suivirent : on l'entoura, la choya... puis tout se calma et redevint comme avant. Et elle se détesta pour ce qu'elle venait de faire. Son fils aîné arriva juste à temps alors qu'elle tentait d'avaler un plein tube de somnifère. Personne ne comprit pourquoi la mort d'un animal avait pu la mettre dans un tel état. On se dépêcha donc de lui en offrir un nouveau.